Document generated on 07/18/2025 8:16 p.m.

Meta
Journal des traducteurs
Translators' Journal

META

Examen succint d'un problème pratique de traduction : l'équivalence

Ileana Cabrera Ponce

Volume 33, Number 4, décembre 1988

Symposium AILA 1987, Sydney

URI: https://id.erudit.org/iderudit/003854ar
DOI: https://doi.org/10.7202/003854ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (print)
1492-1421 (digital)

Explore this journal

Cite this note

Cabrera Ponce, I. (1988). Examen succint d'un problème pratique de traduction : l'équivalence. *Meta*, *33*(4), 586–588. https://doi.org/10.7202/003854ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

EXAMEN SUCCINCT D'UN PROBLÈME PRATIQUE DE TRADUCTION : L'ÉQUIVALENCE

Quelle que soit leur langue de départ et d'arrivée, les traducteurs sont souvent confrontés à des problèmes nombreux et complexes, dus essentiellement aux caractéristiques du langage humain et à la nature même de ce processus de communication qu'est la traduction.

Cette étude se propose d'examiner l'équivalence, difficulté concrète que le traducteur professionnel rencontre dans la pratique journalière de ses activités. Sa solution ne se trouve pas toujours à la portée du traducteur, même s'il possède une compétence linguistique dans les deux langues considérées, voire s'il maîtrise ce qu'on appelle la compétence de communication ou l'habileté de manier une langue dans des situations déterminées, aucun texte n'étant en situation : c'est ce qui le rend si complexe.

Si l'on veut étudier n'importe quel aspect de la traduction, il conviendra toutefois de ne pas perdre de vue, d'une part, le paradoxe résultant de l'existence séculaire de cette activité linguistique — 6 000 ans environ — et du manque d'une discipline scientifique adéquate et, d'autre part, l'abondante littérature sur la traduction, écrite à partir de perspectives assez différentes.

L'ÉQUIVALENCE

Le terme « équivalence » n'est pris ici que dans le sens de correspondance sémantique entre les termes de deux langues différentes. Le sujet de l'équivalence appartient, avec « les universaux linguistiques », au grand sujet de la distance linguistique qui est la similitude existant entre des structures grammaticales, morphologiques et lexicales de deux ou plusieurs langues.

L'équivalence est relativement complète quand le signifiant d'un terme dans la langue de départ et le signifiant dans la langue d'arrivée correspondent au même signifié, autrement dit, quand ils ont la même extension : « chien » est traduit par « *perro* » en espagnol, « terre » par « *tierra* », « homme » par « *hombre* », etc. L'équivalence n'arrive jamais à être absolue parce que, même si on accepte que tout est traduisible, il n'y a pas deux termes dans deux langues différentes avec des champs sémantiques identiques.

Si l'extension est différente dans les deux langues, l'équivalence est partielle, que ce soit monosémie dans la langue de départ et polysémie dans la langue d'arrivée ou vice versa. Le mot « *estación* », en raison de ses seize entrées en espagnol est un terme polysémique. Pour certaines de ces entrées le français a « station », « saison », « gare » ; le terme « *grado* » en espagnol est rendu par « degré » et « grade » en français ; « *familiar* », par « familier » et « familial » ; ces trois termes espagnols ayant plusieurs valeurs dans un seul signifiant. Du point de vue linguistique, la polysémie devient un principe d'économie de la langue, mais du point de vue de la traduction elle pose certains problèmes. Comme exemple du cas de polysémie dans la langue de départ et monosémie dans la langue d'arrivée, nous avons le mot « lettre » qui correspond à « *carta* » et à « *letra* » en espagnol ; le mot « glace » est équivalent à « *helado* », « *hielo* », « *espejo* » et à « *baño de dulce* » en espagnol. Ces exemples, présentés seulement au niveau des termes et du point de vue sémantique — pour ne pas entrer ici dans des considérations stylistiques ou d'un autre ordre — n'offrent pas de difficultés particulières. Il convient néanmoins d'être conscient que la différence d'extension sémantique existe entre deux langues et qu'il faut y être très attentif au moment de traduire un texte.

Les conditions changent substantiellement quand l'équivalence exacte ou approximative n'existe pas dans la langue d'arrivée. Ici, il ne s'agit pas du problème théorique de la possibilité ou de l'impossibilité de la traduction, question aussi intéressante que l'ancien débat du rapport entre langage et pensée, tous deux sans issue jusqu'à présent, sinon d'un manque déterminé d'équivalence. On peut parler alors d'absence d'équivalence quand le passage d'un terme de la langue de départ ne peut pas se réaliser à la langue d'arrivée, ce qui nous introduit au domaine ethnolinguistique.

La langue est un produit humain — une élaboration humaine — organisé et réalisé par l'homme

et pour l'homme, contenant tous les problèmes de son idiosyncrasie et en rapport avec tous les autres produits humains. Par l'intermédiaire du langage, l'homme conçoit et transmet sa conception du monde à l'intérieur d'une communauté donnée. Il n'est pas obligatoire que tous les groupements humains organisent de la même façon leur conceptualisation du monde et leur communication des expériences. Les cultures ne sont pas forcément homogènes et même, à l'intérieur de celles-ci, il y a des différences importantes dues à des facteurs extralinguistiques. Une langue, et très particulièrement ses normes, dépend pour le moins, des facteurs externes suivants :

■ **le facteur temporel** : le français du XX^e^ siècle diffère notamment du français classique. Même au XX^e^, le français parlé par les diverses générations qui existent simultanément, présente des différences. L'adolescent utilise un vocabulaire différent de celui de l'adulte ou de l'enfant et il emploie aussi d'autres structures morphosyntaxiques.

■ **le facteur régional** : chaque région pour un pays donné, a ses caractéristiques propres, au moins phonologiques et lexicales. C'est le cas de la France et des pays francophones.

■ **le facteur socioculturel** : les personnes cultivées et celles qui ne le sont pas s'expriment d'une autre façon dans la même langue, en produisant deux sortes de normes : la norme cultivée et la norme non-cultivée. Un traducteur ne saurait transférer un terme appartenant à la forme cultivée en un terme de la norme non-cultivée ou le contraire, chaque signe linguistique ayant ses valeurs dénotative et connotative propres.

■ **le facteur stylistique** : des situations formelles — réunions protocolaires, conférences, congrès, etc. — exigent un style adéquat, donc, formel, et des situations informelles — réunions amicales, familiales, de loisir, etc. —, un style informel. Ces deux sortes de situations requièrent deux styles différents mais toutefois corrects. Je vois mal un étudiant de l'École de droit tutoyant son professeur de droit romain par exemple, ou deux copains faisant de l'autostop et se vouvoyant respectueusement. Si l'essentiel dans la communication est l'existence d'un code linguistique commun, le contexte et la situation le sont aussi. Ajoutons à la situation — ensemble de facteurs qui coïncident pendant qu'on réalise le processus de la communication — dont je parlais tout à l'heure car c'est elle qui va montrer que l'on sait s'adresser — avec des termes appropriés — à un enfant, à une femme ou à un vieillard ; à un supérieur ou à un inférieur, etc. Maîtriser cette compétence est important, non seulement à l'intérieur de la langue maternelle, mais aussi pendant l'apprentissage d'une langue étrangère et dans le processus de la traduction.

■ **le facteur professionnel** : on sait que toute profession ou métier impose des traits particuliers à la façon de réaliser sa langue, d'où des langues spéciales différentes : celle des bouchers, des sportifs, des routiers, etc. On parle aussi d'un « langage légal », d'un « langage religieux », ou d'un « langage de la propagande »... Celui de la propagande commerciale possède un vocabulaire extrêmement riche et varié. En espagnol, dans la langue de tous les jours, on parle de « *pelo* » (cheveux) mais dans le langage de la propagande commerciale on parle de « *cabellos* ». Il arrive le même phénomène avec le mot « *jabón* » (savon) qui devient « *detergente* » dans le langage commercial. Chez le boucher, on ne vend pas de « *oveja* » (brebis) mais du « *cordero* ». Au restaurant, les « *gallinas* » (poules) reçoivent le nom de « *ave* » si on les présente en sandwich, ou celui de « *pollo* » si elles sont rôties.

■ **le facteur sexuel** : les hommes et les femmes n'emploient pas les mêmes termes dans des situations identiques. En regardant un joli bébé dans un jardin public une dame dira : « Quel amour ! » et son mari aura certainement recours à une formule beaucoup moins affective.

Tous ces facteurs extralinguistiques, en même temps qu'ils enrichissent énormément une langue, constituent des variétés que le traducteur ne peut pas méconnaître, étant donné qu'il est avant tout un médiateur entre deux normes qui se veulent différentes.

Pour ce qui est du problème des équivalences, on peut aussi traiter de ce qui arrive en Amérique latine avec les différentes normes de l'espagnol parlé dans le continent. Si un Chilien va à Bogota et demande des renseignements sur un achat à n'importe quel passant, il n'est pas évident qu'il comprenne l'explication reçue, même si son interlocuteur a bien saisi sa question. Cette situation devient plus grave dans un restaurant où les plats n'ont pas nécessairement un équivalent ou au marché où la variété des fruits est exubérante. On pourrait se poser à présent la question de la possibilité de traduire l'ethnologique d'une langue de départ à une langue d'arrivée, surtout si l'on constate qu'il y a des contenus socioculturels intransmissibles.

Une première solution pourrait être de traduire ce qui est ethnolinguistique de la langue de départ à une langue d'arrivée standard, courant le risque de perdre les valeurs connotatives et l'identité de la langue de départ. On sait que dans une langue, chaque signe a une valeur dénotative qui est celle qui apparaît dans le dictionnaire, et une valeur connotative qui est celle que lui accorde le lecteur ou l'auditeur. On parle de valeur parce que les signes n'ont pas de signifié en soi. Le signifié des signes est dans l'esprit de chacun car il est essentiellement humain et purement mnémotique. Il s'est inscrit à notre insu dans le système des neurones. On suppose que tout ce qui concerne le problème du langage est dû à des processus biochimiques déterminés. Si, au niveau de la dénotation, le traducteur peut travailler avec des dictionnaires monolingues, bilingues, spécialisés, glossaires, etc. car la dénotation est un phénomène de type intellectuel ou rationnel, au niveau de la connotation, en revanche, cela est impossible. La connotation de par sa nature, pose aux traducteurs l'un des problèmes les plus compliqués. Elle est personnelle parce qu'elle appartient au sentiment, et intransmissible parce qu'elle est de nature psychologique. La

valeur connotative est celle qu'on associe au signe du point de vue affectif. Malheureusement, l'aspect affectif n'a pas été considéré convenablement dans les études grammaticales et sémantiques, ce qui atteste l'héritage des logiciens et aussi le poids énorme de la tradition. Le langage est non seulement une manifestation de la pensée mais aussi et surtout, du sentiment. La connotation prédomine aussi dans le langage courant. Ce qu'on veut dire est plus important que ce qu'on dit ou que la manière dont on le dit. Il faut, avant de prendre cette solution, considérer tous ses désavantages.

Une seconde solution consisterait à essayer une traduction à un ethnolecte de la langue d'arrivée en cherchant des équivalences les plus approximatives possibles mais cette traduction ne servirait qu'au groupe local qui possède cet ethnolecte. Par ethnolecte il faut entendre la modalité différente de langue au sein d'une même aire linguistique.

Jusqu'ici, je n'ai considéré que la traduction des termes, du point de vue de l'équivalence, sans entrer dans la traduction scientifique, technologique ou littéraire. Je suppose que le roman *la Vie devant soi* que Romain Gary a écrit en 1975 sous le pseudonyme d'Émile Ajar, et qui lui a valu le prix Goncourt, a été traduit en espagnol, son audience ayant été élargie à une multitude d'autres langues. Pour ne rien perdre ni du raffinement du contenu, ni de celui de l'expression, si l'on retient cette deuxième solution, il faudrait l'avoir traduite en espagnol du Chili, en espagnol de l'Argentine, de la Colombie, du Venezuela, etc. On aura trouvé plus d'un cas d'absence d'équivalence à cause des caractéristiques du sociolecte et des idiolectes contenus dans ce roman si riche en valeurs connotatives. Ce sont elles qui constituent le véritable piment de cette œuvre. On a déjà dit que la connotation pose des problèmes considérables au traducteur. Dans la création littéraire les connotations lexicales, phonologiques et syntactiques acquièrent, par leur expressivité, de telles valeurs significatives que le traducteur doit s'efforcer, non seulement de les saisir, mais surtout, et avant tout, de les conserver.

> La première chose que je peux vous dire c'est qu'on habitait au sixième à pied et que pour Madame Rosa, avec tous ces kilos qu'elle portait sur elle et seulement deux jambes, c'était une vraie source de vie quotidienne, avec tous les soucis et les peines. Elle nous le rappelait chaque fois qu'elle ne se plaignait pas d'autre part, car elle était également juive. Sa santé n'était pas bonne non plus et je peux vous dire aussi dès le début que c'était une femme qui aurait mérité un ascenceur.[1]

Qui raconte *la Vie devant soi ?* Un narrateur enfant, le petit Momo, Arabe orphelin qui a été élevé, avec d'autres enfants abandonnés, par Madame Rosa, vieille juive asthmatique qui vit dans un appartement du quartier de la Goutte d'Or, à Paris. Momo, c'est le personnage dont le point de vue oriente la perspective narrative et c'est le narrateur qui parle, en racontant, à travers des scènes tantôt comiques et naïves, tantôt dramatiques et émouvantes, ses premiers contacts avec la vie. Selon la terminologie de Gérard Genette, parce que ce narrateur est dans l'histoire, il s'agit d'un narrateur homoautodiégétique. Sa vision est étroite mais privilégiée car le sujet est l'objet du récit. La technique de la présentation du récit et la perspective que prend le narrateur sont fondamentales quant aux buts de l'auteur. Momo voit le monde dès sa solitude et dès sa détresse, et arrive à nous montrer et à nous faire vivre des moments de tendresse, de pitié, et d'amour. Sentiment qui éclate à la fin du roman en un message biblique. Si le traducteur n'arrive pas à saisir l'émotion contenue, qui transparaît à travers le style précis et raffiné de l'expression, il aura du mal à trouver les termes et les expressions équivalentes de l'idiolecte de Momo dans la langue d'arrivée.

Ce roman demanderait une approche stylistique moderne qui mettrait en valeur une des techniques du style qui est celle du « *feísmo* » (laidisme ?) par son emploi de l'argot, de phrases vulgaires, d'insultes, des « lois de la nature » comme disait Momo, qui montrent une force expressive d'une dimension déterminée de la réalité. Tout traducteur de ce roman a dû choisir dans la langue d'arrivée des signifiants tels que, associés aux signifiés correspondants, ils coïncident avec ceux que Gary a employés dans sa langue maternelle.

Aussi conclurai-je avec ce roman, qui semble un terrain privilégié pour l'étude du processus de communication de la traduction, tant par la complexité de ses situations, que par l'ambiguïté auteur-narrateur qui circule tout au long du récit, et dont la clef ne fut donnée qu'avec la véritable identité de l'écrivain.

ILEANA CABRERA PONCE
Université catholique de Santiago du Chili

Note

1. Emile Ajar (1975) : *la Vie devant soi*, Mercure de France, p. 9.